Poètes en quête de sacre ? La poésie dans les concours académiques sous l'Empire

Jean-Luc Chappey et Guillaume Peureux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/1192>

DOI : 10.4000/lrf.1192

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Référence électronique

Jean-Luc Chappey et Guillaume Peureux, « Poètes en quête de sacre ? La poésie dans les concours académiques sous l'Empire », *La Révolution française* [En ligne], 7 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 14 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/1192> ; DOI : 10.4000/lrf.1192

Ce document a été généré automatiquement le 14 février 2020.

© La Révolution française

Poètes en quête de sacre ? La poésie dans les concours académiques sous l'Empire

Jean-Luc Chappey et Guillaume Peureux

« Je désirerai concourir pour le prix de poésie qui sera décerné dans la séance publique de nivôse an XIII ; mais j'ignore quelle est la manière d'adresser les pièces destinées au concours : est-il besoin de se rendre à l'Institut ou seulement de vous envoyer, monsieur, ma demeure et le sujet que j'ai traité. Veuillez fixer mes doutes à ces égards. Agréez, monsieur, mes salutations.
Jacques, rue Saint-Denis¹. »

- 1 La période impériale est traditionnellement considérée comme un moment de fondation d'un nouveau « régime » poétique. Si l'on en croit les nombreuses études menées dans la continuité du travail de Paul Bénichou, c'est en effet durant cette période que l'on assiste à la construction de la figure du poète « sacré » (symbolisé par les figures canoniques et canonisées de Chateaubriand ou de Lamartine)² et à l'affirmation d'une nouvelle production poétique marquée en particulier par la réédition de poètes religieux du XVII^e siècle (psaumes, odes, chants sacrés...). L'objet de notre analyse est de questionner cette interprétation en croisant deux perspectives. D'un côté, en s'interrogeant sur les formes de mutation, voire de rupture, qui touchent la figure du poète et la production poétique dans un contexte de profondes transformations du régime institutionnel et épistémologique des savoirs. De l'autre, en étudiant précisément le rôle joué par les membres d'une institution – l'Académie ou la Classe de langue et de Littérature française issue de la réorganisation de l'Institut national en janvier 1803 (remplaçant ainsi celle de Littérature et Beaux-Arts) – qui tendent à revendiquer le rôle d'instance de légitimation des productions et de reconnaissance du statut d'homme de lettres. Chaque année, c'est par le biais des concours (ressuscités sous le Directoire selon les mêmes règles que sous l'Ancien

Régime, le concours de poésie est de son côté relancé en 1801) qu'ils organisent que les académiciens cherchent à promouvoir la poésie, mais aussi, par les prix qu'ils distribuent et les jugements qu'ils diffusent, à en fixer les normes et les règles. Si certaines études ont déjà montré le rôle joué par ces concours dans les « batailles littéraires » de la période³, il convient de mieux en mesurer le rôle dans la tentative menée par les académiciens pour imposer une figure singulière du poète qui rompt autant avec celle du « chansonnier » populaire de l'an II qu'avec celle du poète « sacré » qui émerge au même moment. Par ce biais, il s'agira de mesurer la fonction de l'institution académique dans les dynamiques du monde littéraire au début du XIX^e siècle.

- 2 Pour Catriona Seth, l'étude des concours académiques organisés sous l'Empire permet surtout de mesurer les divisions qui traversent le monde des lettres et les fortes tensions qui existent entre le pouvoir politique et les hommes de lettres. Selon elle, cette situation aboutit à faire des concours des révélateurs de « l'état de crise qui caractérise la République des Lettres⁴. » Cette « crise » semble d'ailleurs être diagnostiquée par les académiciens, membres des jurys, qui ne cessent entre 1803 et 1813 de dénoncer la faible qualité des productions envoyées et de critiquer des candidats dont une majorité revendique, selon eux indûment, un statut de poète. Aux yeux du jury, ce constat justifie l'impossibilité récurrente (en 1804, 1808 et 1810) de distribuer le prix de poésie.

Doc. 1 : Dates, sujets et lauréats des concours (1803-1813)

Date	Sujet	Lauréat
An XII/ 1803	<i>La vertu est la base des républiques</i>	Raynouard
An XIII/ 1805	Sujet libre	Mentions uniquement
1806	<i>Le voyageur, L'indépendance de l'homme de lettres, L'influence du théâtre sur les mœurs et le goût</i>	Millevoye
1807	<i>Le Voyageur</i>	Millevoye
1808	//	//
1809	<i>Les embellissements de Paris</i>	Fabre (en 1811)
1810	//	//
1811	<i>La mort de Rotrou</i>	Millevoye
1812	<i>Concours exceptionnel sur Goffin et son fils</i>	Millevoye
1813	<i>Episodes de guerre héroïque</i>	Mentions uniquement

- 3 S'il est indéniable que la lecture des nombreux poèmes envoyés à l'occasion de ces concours peut sembler laborieuse et constituer, pour le spécialiste, un véritable pensum tant la qualité esthétique de cette production peut être discutée, il n'en reste pas moins que les archives de ces concours offrent autant d'opportunités pour mettre au jour des phénomènes qui n'apparaîtraient pas sans cela, en particulier en ce qui concerne le profil sociologique de certains des poètes de l'Empire et le rôle de normalisation joué par l'institution académique⁵. Après avoir esquissé un portrait de groupe des candidats aux concours présentés entre 1804 et 1813, on s'interrogera sur les normes et les règles établies par les membres des jurys pour promouvoir une figure du poète liée à une fonction « utile » de la poésie dans l'espace politique, culturel et social.

Qui sont les poètes des concours académiques ?

- 4 Le Directoire puis le Consulat furent des périodes de remise en ordre du monde des Lettres. À la suite de la Terreur qui voit une véritable explosion quantitative de la production poétique qui s'étend à des catégories sociales et professionnelles particulièrement variées, la remise en place des institutions savantes à partir de l'an III, la réorganisation des concours par l'Institut national et la distribution des secours et pensions par les autorités politiques et administratives favorisent progressivement un processus de re-concentration de la production littéraire en général et poétique en particulier entre les mains de catégories plus restreintes. Dès 1795, écrire et, plus encore, faire imprimer de la poésie (re)devient une activité « sérieuse » qui ne saurait être accessible au plus grand nombre. Le statut de « poète » tend ainsi à être de nouveau confisqué par un groupe de « spécialistes » dont la légitimation et la réputation sont fondés sur le respect de certaines règles. En dépit de ce processus, l'écriture poétique reste, on peut le voir dans l'extrait de la lettre envoyée à l'Académie en 1804 et placé en épigraphe de notre texte, encore le fait de non-spécialistes. Poètes amateurs et occasionnels constituent en effet la grande majorité des candidats au concours qui ont pu être identifiés, certains d'entre eux ne participant souvent qu'une fois. Ne disposant pas des « codes » établis pour promouvoir leur image et valoriser leurs productions, ils participent ainsi à faire des archives des concours un ensemble particulièrement bigarré, marqué par la très forte hétérogénéité matérielle des productions et des écrits envoyés. Comme le souligne déjà Catriona Seth, « l'extrême variété des candidats s'annonce par la diversité matérielle des documents conservés : des manuscrits magnifiquement calligraphiés et enrubannés voisinent avec des feuilles griffonnées d'une écriture presque illisible ; la littérature semble être l'affaire de tous, sans distinction d'âge, de classe, d'éducation, de profession⁶. »

Doc. 2 : Pesée quantitative (1804-1813)⁷

	Nbre de poèmes envoyés	Nbre de candidats	Anonymes-Inconnus
1804	42	40	2
1805	111	101	40
1806	47	43	16

1807	55	51	17
1808	28	25	8
1809	27	23	7
1810	22	22	3
1811	21	20	7
1812	69	64	19
1813	26	23	6
	448	413	125

- 5 Sur les 288 candidats⁸ aux concours qui ont pu être recensés entre 1804 et 1813, seuls 85 se sont en effet présentés plus d'une fois. Si 34 se sont présentés deux fois, il y a de véritables habitués des concours académiques : Louis-Charles Bisson, Charles Mulot de Bazas et Jean Pons Guillaume Viennet se sont ainsi présentés à sept reprises ; Mathieu Geoffroy Le Prince Malessard et Charles Millevoeye ont tenté leur chance cinq fois, Victorin Fabre, quatre fois. Jean-Louis Brad, Henri-François Dumolard, François-Joseph Gamon, Étienne-Michel Masse, Louis-F. Valmalete-Désabrits et Henri Verdier de Lacoste ont pour leur part envoyé des poèmes à trois concours. L'âge offre aussi d'importants contrastes puisque le plus jeune des candidats est né en 1792 (il s'agit de Jean-Baptiste-Antoine Aimée Pongerville, candidat en 1809) alors que le plus âgé est né en 1717 (Marie-André de Chaligny de Plaine, candidat au concours de 1804-1805). Certes, les concours demeurent un moyen de conquérir une réputation ou bien encore ne pas se faire oublier par les autorités (pour certains anciens émigrés rentrés sous l'Empire comme Marcellus), la participation pouvant alors s'inscrire dans une stratégie plus générale de demande de secours, pensions⁹ ou emplois... Confirmant les disparités géographiques déjà constatées par Michel Vovelle¹⁰, il convient de constater le poids écrasant des candidats parisiens (72 sur 161 items) ; le reste des candidats, principalement situés dans les départements français (seuls 4 concurrents sont installés dans des villes de l'Empire : Rotterdam, Gène, Coblenze, Maestricht), sont issus du monde des villes, grandes ou petites, réparties sur l'ensemble du territoire hexagonal. Face au nombre relativement important de candidats, les différents membres du jury (en particulier Jean-François Ducis, Ponce-Denis Écouchard Lebrun, Jean-François Collin d'Harleville, François Andrieux, Paul Jérémie Bitaubé, Urbain Domergue et Nicolas-Joseph Sélis) se montrent particulièrement sévères et critiques.
- 6 Il n'est en effet pas rare de lire qu'« aucune des pièces qui avaient concouru n'ayant paru digne du prix, le même sujet a été remis au concours¹¹. » Une certaine forme de mépris semble même parfois affichée, contrastant avec les efforts mobilisés par les membres du jury pour valoriser les quelques auteurs qui apparaissent dignes de leur attention : « Le concours du prix de poésie a eu un résultat plus satisfaisant, quoique bien peu de vrais talents se soient présentés dans la lice. Des quarante deux pièces envoyées au concours de 1805, 39 ont été rejetées à la première lecture ; deux ont été lues une seconde fois et ont paru trop médiocres pour mériter aucune distinction. Une

seule s'élevant beaucoup au dessus des autres, a bientôt réuni tous les suffrages de ses juges¹². » À la lecture de ces critiques, nombreuses et récurrentes, on serait tenté de croire que l'Académie reçoit alors principalement des œuvres envoyées par des auteurs de second rang qui espèrent par là se bâtir une réputation et accéder à un statut qui ne leur est pas reconnu d'une autre manière. Or, on constate que loin d'être des inconnus ou des jeunes en quête de reconnaissance, certains des concurrents sont au contraire des poètes reconnus et que nombreux d'entre eux ont déjà publié leurs productions. Sur près de deux cents participants clairement identifiés aux concours entre 1804 et 1813, nombreux sont ceux qui ont publié des poèmes sous forme de recueils ou dans des ouvrages collectifs et sont répertoriés comme poètes dans les différents almanachs, annuaires ou dictionnaires qui se multiplient à l'époque¹³. Certains des candidats, une minorité certes, bénéficient même d'une réputation et d'une expérience solide dans le domaine des concours académiques, ayant souvent participé à des concours sous l'Ancien Régime. C'est par exemple le cas de Pierre-Nicolas André dit de Murville (1754-1815) candidat à des prix de poésie dès 1773, lauréat en 1776 (pour *Les Adieux d'Hector et d'Andromaque*), recevant encore un accessit en 1779 (pour une *Épître à Voltaire*) et une récompense de l'Académie française en 1785. Après une carrière militaire comme officier (capitaine) dans les armées républicaines, cet auteur habitué de l'*Almanach des Muses*, recommence, à l'heure de la retraite, à concourir sous l'Empire aux honneurs académiques. Pour lui, comme pour d'autres, il s'agit moins de « faire carrière » dans les lettres que de briguer une reconnaissance que le jury académique ne semble pourtant pas prêt à lui accorder !

- 7 Alors que d'autres concurrents connaissent les « codes » de l'écriture académique (pensons encore à Marie-André Chaligny de Plaine, né en 1717, et auteur en 1784 d'un poème épique publié et intitulé *De la religion*) et bénéficient déjà parfois d'une solide réputation dans le domaine littéraire (pensons ainsi à la salonnière Constance de Salm ou au chansonnier Pierre Colau qui a publié de nombreux hymnes républicains entre 1792 et 1794), le jury se montre en effet particulièrement intransigeant et sévère envers les productions envoyées par ces derniers. Regrettant la mauvaise qualité des œuvres reçues, la lecture des rapports tend même à faire croire à l'absence de concurrents réputés et à donner l'impression que les concurrents ne se recrutent exclusivement que parmi de « jeunes athlètes », débutant dans la carrière des lettres et manquant cruellement d'expérience. Même si, en théorie, le jury ignore l'identité des candidats¹⁴, il n'en reste pas moins que ses membres construisent progressivement un discours normatif sur le profil des « bons » poètes à récompenser. Le rapport présenté en 1805, année où le jury a décidé de ne pas distribuer de prix, insiste ainsi sur l'inexpérience et la jeunesse de candidats qui auraient été incapables de répondre aux exigences de l'Académie, ses membres ayant décidé (sans doute pour une raison de prudence au moment de la mise en place de l'Empire) de laisser les candidats libres de choisir le sujet et la forme de leur œuvre :

Cette épreuve n'a pas eu le succès qu'en attendait l'académie [...]. Cent dix pièces de vers ont été envoyées au concours. Plus de cent de ces pièces ont été trouvées fort en dessous du médiocre. [...] Il a dû arriver de là que tout auteur ayant dans son portefeuille, ou croyant pouvoir produire une *Épître* en vers, une *Ode*, un *Poème*, s'est cru capable d'entrer dans la Carrière et d'obtenir, sans génie et sans talent, une couronne qu'elle ne décerne qu'au talent naissant et au génie qui prend son premier essor. Ces observations ont conduit l'académie à circonscrire le champ dans lequel elle propose aux jeunes athlètes de s'exercer et à déterminer, au moins pour le Concours prochain, les sujets qu'ils auront à traiter. Elle a cru cependant

qu'en ne proposant qu'un seul sujet, elle courrait le risque de n'avoir pas un assez grand nombre de concurrents dans la lice qu'elle leur ouvre. Tel jeune-homme ayant du talent, pourrait n'avoir pas recueilli encore assez d'idées sur le sujet unique qu'elle assignerait, ou ce sujet n'éveillerait pas son talent, tandis qu'un autre eût animé sa verve et l'eût lancé dans la carrière au bout de laquelle un triomphe l'attendait¹⁵.

- 8 Si les concours sont effectivement investis par des représentants de la jeune génération (on trouve ainsi parmi les concurrents nés après 1780, des auteurs, comme Béranger, promis à une belle carrière), ces derniers ne sont pourtant pas majoritaires, loin de là, la majorité des candidats se recrutant dans la génération née entre 1760 et 1780 (âgée donc de 50 à 60 ans). Il est en fait intéressant de remarquer qu'à partir du concours de 1804, la figure du « jeune » poète s'impose comme dominante dans le discours de normalisation académique tenu par les membres des jurys. Sur ce point, on peut constater qu'il y a bien une rupture avec la période précédente correspondant au Consulat.

Doc. 3 : Générations des candidats présentés aux concours entre 1804-1803 (61 items)¹⁶

En 1803, le premier prix est ainsi accordé à un homme d'expérience, François Just Marie Raynouard (1761-1836), auteur d'un texte intitulé *Socrate dans le Temple d'Aglaure*¹⁷. Ce juriste, avocat au barreau de Draguignan dans les années 1780, eut une belle carrière politique : député suppléant à la Législative, proche des Girondins sous la Convention, il écrit en prison une tragédie (*Caton d'Utique*, 1794¹⁸) et est libéré après le 9 thermidor. Il retourne à Brignoles où il reprend ses activités d'avocat. Sa candidature au concours académique de poésie en 1803 marque son retour sur la scène publique et parisienne, renforcé en 1805 par le succès (à la Comédie française) de sa tragédie, *Les Templiers*¹⁹. En 1806, il est ainsi élu député au Corps législatif (où il siégera jusqu'en 1814). En 1807, il est reçu membre de la classe de langue et de littérature française. Officier de la Légion d'honneur, il entame à la chute de l'Empire une carrière de philologue. C'est la dernière fois que l'Académie met ainsi à l'honneur une personnalité dont le renom tient autant au succès de ses productions littéraires qu'à son parcours politique au sein des diverses assemblées politiques révolutionnaires. À partir de 1804 et jusqu'en 1813, les vainqueurs des différents concours ne se recrutent en effet plus que parmi les représentants de la jeune génération. Se dégage ainsi un groupe restreint de jeunes poètes qui tendent à incarner la poésie consacrée par des académiciens qui, tout en

délibérant théoriquement à l'aveugle, n'en construisent pas moins un nouvel « ordre » poétique : parmi eux, Charles Millevoye (vainqueur en 1806 et 1807, 1811 et 1812) est né en 1782, Victorin Fabre (vainqueur en 1809) est né en 1785 et Alexandre Soumet (vainqueur en 1814) est né en 1786. Les rapports des jurys ne cessent d'insister sur la jeunesse des vainqueurs et lauréats, le fait d'être jeune étant un gage essentiel de la qualité de la production poétique : Fabre « n'a pas encore 23 ans²⁰ », « [deux poètes couronnés le 1^{er} avril 1807] « dont le plus âgé n'a pas 25 ans »²¹ ; « l'heureux présage pour l'avenir, c'est que les quatre poètes qui ont obtenu les prix ou les accessits, le plus âgé n'a pas encore 28 ans. »²². On en arrive à décrire le candidat idéal en « Jeune homme²³ », un « athlète²⁴ » et un « jeune esprit²⁵. » On ne peut que constater la construction éminemment sexuée de la figure du poète dont on célèbre la vigueur, la force et la performance au masculin.

- 9 En insistant sur la mauvaise qualité des productions et en consacrant la relation entre la jeunesse et la qualité des œuvres, les membres des jurys se présentent comme des découvreurs de talents, les concours académiques apparaissant ainsi comme les instruments d'une renaissance poétique nécessaire et attendue face au déclin des productions envoyées par les générations plus anciennes. Car en primant le « talent naissant et [le] génie qui prend son premier essor²⁶ », il s'agit bien de peser sur l'avenir de la production poétique :

Un corps littéraire entouré de quelque confiance, et comme gardien de ce feu sacré si précieux à entretenir, se trouve dans une situation délicate. Il est placé entre le désir, si naturel, d'encourager le talent naissant, de diriger son essor, et la juste crainte d'offrir à la médiocrité des succès trop faciles, et par cet excès d'indulgence, de multiplier les versificateurs sans augmenter le nombre des poètes²⁷.

- 10 C'est bien pourquoi la jeunesse primée fait l'objet de tant d'insistance. Les membres du jury déclarent qu'ils espèrent que les poètes récompensés, « loin de se laisser enivrer de leur premiers succès n'y trouveront qu'un motif puissant d'émulation²⁸. » Dans une période de réorganisation des institutions intellectuelles et pédagogiques, les académiciens entendent ainsi affirmer leur position et leur légitimité au sein du monde des lettres. La promotion de la jeunesse des lauréats dans les différents rapports académiques se double en effet de l'insistance avec laquelle les académiciens mettent en scène l'entrée dans une période nouvelle et affirment que leurs choix rendent compte d'un réel renouveau de la production poétique et littéraire. Inscrits dans les relations étroites entre les académiciens et le pouvoir sur lesquelles repose la promotion du régime, ces concours de poésie participent ainsi directement de cette « invention du XIX^e siècle » mise en œuvre au sein d'autres institutions intellectuelles et culturelles, la promotion de la « jeunesse » permettant de renforcer la rupture avec le XVIII^e siècle²⁹. Cette rupture opérée par l'Académie et la promotion de la jeunesse ne sont pas sans susciter des protestations de la part des représentants des générations plus anciennes. C'est le cas, par exemple, de J. T. Bruguière, du Gard, ancien membre du Tribunat, membre de l'Académie de législation et publiciste reconnu, qui, en 1813, s'offusque, dans une lettre ouverte envoyée au ministre de l'Intérieur, Montalivet, d'avoir été écarté, selon lui de manière totalement injuste, de la distribution des prix, rappelant ainsi au ministre (qui avait préfacé son ouvrage publié en 1808) les promesses qui lui auraient été faites quant à la possibilité de décrocher un jugement favorable... d'autant qu'il avait présenté un poème épique intitulé « Napoléon en Russie » :

Ma plus grande ambition étant de voir mon poème examiné par des hommes éclairés, livré à une discussion exigée par le décret sur ses défauts et son mérite, j'avais espéré des moyens assurés pour corriger cet ouvrage, et j'attendais avec l'impatience d'un auteur qui est persuadé qu'il a encore beaucoup à faire pour perfectionner son livre, le nouveau rapport du Jury. Ce rapport est publié, je l'ai lu et il n'y est point question de ma timide production, ni comme poème épique, ni comme petit poème sur un sujet national !³⁰.

- 11 À son tour, Bruguière n'hésite pas à attaquer les académiciens accusés de ne pas favoriser le « bon goût » et de ne pas promouvoir une littérature et une poésie dignes du régime :

Je ne vois pas, d'après le Jury, un seul ouvrage réellement bon ; et tous ceux même à qui il a attribué des prix ne les méritent pas, d'après les défauts présentés dans leur analyse. L'objet de l'institution des grands prix est le progrès des lettres, et cette institution n'a pu cependant encore faire éclore un seul bon ouvrage ; en sorte que la gloire du règne de Napoléon ne sera pas complète du côté des lettres³¹.

- 12 Dans la justification qu'ils donnent, les académiciens plaident le fait que Bruguière est finalement déjà connu et bien introduit dans les milieux politiques et mondains : son ouvrage, qu'il avait choisi de présenter au concours, avait en effet déjà fait l'objet d'une promotion officielle, étant par exemple présenté au sein du Corps législatif³². Selon eux, les prix académiques ne sauraient offrir un vernis supplémentaire à une carrière déjà bien entamée, les académiciens ayant choisi d'écarter un thuriféraire dont la poésie était d'ailleurs jugée trop médiocre par d'autres critiques³³. Par-là, il s'agit encore pour les académiciens de se prévaloir d'une certaine « autonomie », refusant finalement de réduire les concours à de simples moyens d'enregistrer une réputation déjà construite. En promouvant la jeunesse des candidats et des lauréats, l'Académie se présente comme une instance exclusive de construction des réputations. Il convient en effet de rappeler que l'Académie doit s'imposer comme instance de consécration et de légitimation face à la concurrence constituée en grande partie par les rédacteurs des journaux mais aussi par les auteurs des nombreuses publications qui, sous la forme de dictionnaires, de bibliothèques ou d'almanachs, tendent à revendiquer le rôle de critiques dans le domaine littéraire et poétique³⁴. Face à ces diverses productions et aux autorités administratives et politiques qui continuent de jouer un rôle essentiel dans la construction des réputations des auteurs et des poètes par les biais des distributions de secours et pensions³⁵, les académiciens doivent faire entendre leur voix et se singulariser. S'il est difficile de rapporter les jugements et les expertises des académiciens à des choix politiques, il est néanmoins possible de mettre au jour quelques éléments à partir desquels les jurys justifient les palmarès et contribuent, par là, à dessiner les contours d'une poésie académique.

L'importance de la figure de Boileau. Le poète, un travailleur de la plume.

- 13 Une des critiques qui dominent dans les différents rapports rédigés par les académiciens est celle qui consiste à dénoncer « l'amateurisme » des concurrents qui apparaissent comme particulièrement négligents quant au travail fourni. Les jurys dénoncent en effet le manque de rigueur dans la composition et critiquent le caractère ludique ou mondain qui caractériserait trop souvent les poèmes envoyés. Il semble ainsi évident que, pour les académiciens, la poésie ne saurait être une activité de loisir

mais doit constituer un véritable travail qui ne saurait donc être une activité occasionnelle. Il s'agit de se consacrer à l'écriture poétique de manière exclusive, ce qui justifie la nécessité de promouvoir des jeunes censés travailler sur le long terme et ainsi se perfectionner. Loin d'être le produit d'un « don » naturel propre au « génie » ou le simple fruit d'une activité dilettante, la création poétique est nettement placée par les académiciens sur le terrain du travail et de l'effort, deux facteurs à partir desquels doit désormais se mesurer l'originalité d'un texte³⁶. À bien des égards, on peut voir dans le choix des critères qu'ils valorisent la volonté de « professionnaliser » l'activité poétique.

- 14 Pour être précis, notons que la notion de « travail » subsume ici deux aspects : la dimension professionnelle et, corrélativement, une conception de la création poétique comme un effort inscrit dans la durée, comme une élaboration lente et, disons-le, assumée comme besogneuse : les candidats sont parfois invités à reprendre leurs textes et à les soumettre une nouvelle fois au jury. Si la jeunesse des auteurs primés est une qualité, elle se doit d'être une promesse avant d'être un accomplissement : à la condition d'être bien cornaqués et de travailler leur écriture, les jeunes écrivains pourront devenir de véritables poètes. Ainsi, à propos d'Alexandre Soumet, couronné dans deux concours en 1815, on peut lire :

Le jeune écrivain qui s'annonce avec tant d'éclat, doit aspirer à des succès plus brillants encore, lorsque son talent perfectionné et étendu par la méditation et de bonnes études s'appliquera aux grands sujets où la poésie peut déployer toutes ses richesses et exercer toute son influence³⁷.

- 15 Dans ce cadre, le concours d'éloquence dont le sujet était l'éloge de Boileau, reconduit trois fois entre 1801 et 1804 (remis encore en 1805), est particulièrement éclairant. Louis-Simon Auger, le vainqueur, insiste dans son *Éloge de Boileau* sur le fait que ce dernier, érigé en figure du classicisme, « donna des lois au Parnasse français³⁸. » La poésie n'est pas une vacation plaisante mais une vocation laborieuse. Reprenant et détournant la célèbre formule de Boileau, « enfin Malherbe vint », Auger explique que l'auteur de *l'Art poétique* surgit après des périodes sombres pour la poésie et ses usages. Boileau aurait notamment remis sur pied une versification défailante. Son apparition dans le champ poétique à la fin du XVII^e siècle permet à Auger de mettre en place un parallèle avec la toute fin du XVIII^e siècle : comme au cours de la période qui précéda l'arrivée de Boileau, avant 1795 (date de la création de l'Institut National), les muses ont été sacrifiées, les poètes étaient voués au silence par de mauvais ministres et par « des autorités tyranniques et avilissantes³⁹. » La création de l'Institut serait en quelque sorte comparable au geste de Boileau avec son *Art poétique* et redonnerait un second souffle à ce texte : « l'art poétique est dans sa main. Il va faire revivre les lois que jadis il a dictées, ces lois qui ont fait fleurir le Parnasse français, et dont l'oubli a précipité sa décadence⁴⁰. » On comprend qu'Auger ait été primé. Non seulement il reconnaissait à l'Académie l'autorité prescriptive qu'il accordait à Boileau, mais ce dernier incarnait un renouveau, en son temps, comme en l'an XII, confirmant ainsi le privilège accordé aux jeunes poètes qui n'ont pas connu les temps obscurs.
- 16 Parmi les préceptes essentiels de Boileau que retient Auger, il y a celui du « deuxième vers » : pour ne pas avoir un premier vers brillant et une suite terne, en raison même de la présence du premier, il recommande de commencer un poème par la rédaction du deuxième vers⁴¹. Les poètes éviteraient ainsi le sentiment de faiblesse de la seconde rime, du mot écho souvent choisi par défaut et pour résonner avec le premier mot rime. On cerne un élément central pour la question de la poésie comme travail, au lieu

du privilège accordé à la première impulsion, au premier vers comme cri de l'inspiration. Auger signale d'ailleurs que ce « truc » aurait été initialement donné à Racine, à qui, notoirement, Boileau « avait appris à faire difficilement des vers. » L'intérêt de l'Académie pour Boileau ne relève pas du hasard. Il est même au cœur d'une véritable bataille idéologique et esthétique. Le genre de l'*art poétique*, disparaît à la fin du XVI^e siècle en France, hormis avec Boileau, et ne resurgit qu'au moment qui nous intéresse ; on traduit et commente abondamment Horace, mais point d'*arts poétiques* au cours du XVIII^e siècle par exemple. Proche de Louis-Sébastien Mercier et reprenant les accents des attaques portées contre les académiciens avant 1789, Michel de Cubières dans son *Essai sur l'art poétique*, raille les adulateurs d'Horace mais aussi Boileau, qui aurait écrit selon lui l'art poétique européen « le plus faible de tous⁴². » La critique qu'il émet à l'égard de Boileau et de la notion même d'art poétique permet de saisir la nature du geste académique : Cubières, qui commence son essai par le mot « non », plaide pour une poésie qui soit comme un « fleuve indocile », il loue Diderot, qui « ne corrigeoit rien⁴³ » et demande : « Pourquoi d'un premier jet se défier toujours ? Ce qui le mène à faire l'éloge de Chateaubriand... Et il s'exclame : « Si des vieux préjugés le funeste poison / N'étouffait le génie en lui parlant raison / O combien l'on verrait éclore de merveilles⁴⁴ ! » Il dénonce la soumission des auteurs aux puissants, les essais de ces derniers pour s'approprier le travail des poètes, comme Richelieu, et prend comme exemple le refus de Racine d'aller dîner chez le Grand Condé : « La naissance est beaucoup ; mais auprès du génie, / Qu'est-ce que la naissance à des blasons unie⁴⁵ ? »

- 17 L'importance du génie, contre le travail privilégié par les académiciens, n'est pas anodine. Elle permet d'identifier une coupure entre l'Académie et le déploiement contemporain de nouvelles conceptions de la poésie et des poètes⁴⁶. Le deuxième vers contre le premier jet, en somme. En avril 1807 est créé un nouveau prix de poésie grâce à l'aide du ministre de l'intérieur qui dégage une somme de 1 000 francs pour récompenser les lauréats. L'auteur du discours prononcé à cette occasion pour justifier ce nouveaux prix insiste sur l'importance qu'il convient d'accorder à la poésie dans le mouvement de « renaissance » des lettres. Il souligne encore la nécessité d'encourager les « jeunes » poètes, membres d'une nouvelle génération qu'il distingue nettement des anciens poètes : si ces derniers pouvaient gagner leur réputation par des œuvres destinées à une société « polie » et un public mondain, les « nouveaux » poètes doivent désormais suivre des « routes longues et difficiles » pour construire et conserver leur réputation⁴⁷. Pas d'improvisation donc ni de spontanéité dans une écriture poétique dont la fonction est nettement précisée dans cette annonce du concours pour 1809 :

L'académie, afin de donner aux concurrents plus de temps pour méditer et le traiter, a cru devoir en annoncer d'avance le sujet. Le sujet sera *Les Embellissements de la capitale*. Il a paru riche et fécond. Des canaux, des ponts, des fontaines, des arcs triomphaux, des acquisitions inappréciables en monuments des arts, fruits de la conquête, l'achèvement du Louvre pendant si longtemps désiré et toujours en vain projeté ; ces objets appellent non seulement la palette du peintre, mais encore les observations de l'homme de goût et les réflexions du philosophe. Ils intéressent la salubrité de la capitale ; ils promettent de nouvelles jouissances à ses habitants ; ils ajoutent à la grandeur de l'Empire et à la gloire du souverain qui, ayant conçu un si vaste plan, dans des circonstances qui doubleraient la difficulté de l'exécution, aura su vaincre tous les obstacles⁴⁸.

- 18 Si le travail sur la forme (prosodie, rythme, figures) est valorisé, il ne saurait suffire. Loin d'être une activité « gratuite », la poésie doit ainsi être « utile », sa fonction

didactique, voire politique, étant nettement mise en avant, en opposition avec certains auteurs, tel Joseph-François Michaud dans *Le Printemps d'un proscrit* (1803), qui, tout en prenant part aux luttes politiques de son temps, valorisent la figure du poète « proscrit » et hors du temps⁴⁹.

- 19 Si les académiciens se montrent autant critiques contre la « mauvaise qualité » des poèmes qui leur sont envoyés, c'est que les concurrents sont en effet loin d'être des poètes « professionnels ». Loin s'en faut : la majorité n'est même pas composée par des « hommes de lettres » (seul Abel Rémusat est qualifié d'*auteur*). Aux côtés des instituteurs ou des professeurs qui constituent traditionnellement les cohortes de poètes occasionnels, on trouve en effet de nombreux militaires, des hommes de lois, des membres de l'administration pour qui l'écriture poétique et la participation aux concours académiques relèvent d'une activité secondaire, voire marginale, même si certains d'entre eux participent à plusieurs concours. Sur 81 concurrents dont la profession a pu être identifiée, on compte ainsi 24 employés des administrations centrales et locales (2 préfets, 2 sous-préfets, 4 maires...)⁵⁰ ; 23 enseignants, instituteurs, bibliothécaires ; 15 membres de professions judiciaires (4 notaires et 4 avocats, 1 président d'une cour criminelle) ; 9 militaires ; 3 médecins ; 3 ecclésiastiques ; 2 propriétaires ; 1 auteur et 1 présenté sous le titre sibyllin de « continuateur de *l'Histoire...* »

Doc.4 : Origines professionnelles des candidats aux concours entre 1804-1813 (83 items)⁵¹

- 20 Pour nombre d'entre eux, la participation aux concours de poésie organisés par l'Académie s'inscrit dans la logique des pratiques de sociabilité entretenues localement. Si ces acteurs recherchent sans doute une reconnaissance de la part de l'Académie, ils ne recherchent pas forcément à être reconnus comme écrivains. Comme sous l'Ancien Régime, les concours académiques montrent que la production poétique peut être considérée comme une pratique sociale qui s'inscrit dans un ensemble d'échanges ou de formes de reconnaissance symbolique qui dépassent largement les contours du monde des Lettres : un administrateur ou un militaire qui écrit de la poésie (souvent de circonstance et qui doit être rendue publique rapidement), cherche sans doute à marquer par là une appartenance à un groupe social. La poésie n'est alors plus conçue comme un travail mais comme une activité qui s'intègre dans d'autres pratiques sociales et mondaines. Il n'est pas fortuit de constater que de nombreux candidats viennent de villes où se reconstitue sous l'Empire une sociabilité savante sous la forme

des académies de province ou des sociétés d'amateurs (Société des sciences de Poitiers ; Académie de Lyon ; Société littéraire du département du Nord)⁵².

- 21 La participation à un concours académique de poésie peut ainsi accompagner une demande de secours ou d'emploi ou bien, simplement, marquer sa « qualité » et son appartenance à une élite... La poésie joue en effet un rôle crucial dans la carrière des honneurs sous l'Empire⁵³, période où le dévouement et l'aptitude littéraire participent, au sein des différents cercles de sociabilité des élites parisiennes et provinciales, à la construction de la figure de l'administrateur et du notable⁵⁴. Participer aux concours académiques revient ainsi à construire la « visibilité » (ou réputation) d'un acteur : les remises de prix constituent indéniablement un des événements « mondains » importants sous l'Empire, événements qui sont largement relayés par les journaux officiels (*Moniteur* et *Journal de l'Empire*). Dans une société où il faut se « montrer » pour prétendre bénéficier des faveurs du régime, on peut mieux comprendre les frustrations exprimées par Bruguière pour qui la reconnaissance poétique a sans doute des enjeux qui dépassent largement les contours du monde littéraire. Est-ce encore du fait de cette valorisation du « travail » et de l'activité poétique considérée sous l'angle des efforts, que l'on peut expliquer le peu de cas accordé aux femmes ? De fait, elles ne sont que deux à s'être présentées, mais elles ne sont pas inconnues puisque l'on trouve parmi les candidats Constance de Salm et Marguerite Ursule Fortunée Bernier Briquet. On peut comprendre que, pour les académiciens, l'exigence d'effort équivaut à une exclusion des femmes.
- 22 Dans un contexte de fusion des élites et de construction de nouvelles formes de distinction et de domination, l'aptitude à produire de la poésie peut jouer le rôle d'un marqueur social : issue en partie de la tradition « mondaine » des salons, la poésie ne constitue-t-elle pas un des fondements de la « culture bourgeoise » qui se met en place sous l'Empire ? C'est en tout cas contre ces usages sociaux de la poésie que se lèvent les académiciens pour qui la poésie doit être un travail relevant exclusivement de l'espace littéraire. Il semble ainsi que, par le biais de ces concours, les académiciens entendent justement ancrer la poésie comme activité essentiellement littéraire, masculine et sérieuse. En promouvant la jeunesse et le travail, il s'agit non seulement de tenter de faire émerger une nouvelle « génération » de poètes, mais aussi d'affirmer clairement que la poésie ne saurait désormais être assimilée à une activité mondaine inscrite dans des jeux sociaux.

Portée et résistances. *Romantisme vs Académisme* ?

- 23 Quelle est la portée de ces discours académiques ? Ces concours ont-ils une influence sur la construction d'une nouvelle « figure » de poète ? Selon les académiciens, les concours ne se justifient que parce qu'ils permettent un réel progrès de la production poétique. Comme le montre cet extrait d'un rapport rédigé au sujet du double concours de poésie de 1813 sur la vaccine et sur la mort de Bayard, le fait que certains candidats, en se présentant plusieurs fois, semblent avoir tenu compte des expertises et des jugements des académiciens pour corriger leurs poèmes, justifie, selon eux, les critiques qu'ils dispensent et garantissent la possibilité des progrès :

Sur ces deux objets, les vues de l'académie ont été remplies, même au-delà des espérances. Elle a observé avec satisfaction que plusieurs des pièces sur la mort de Bayard qui avaient paru aux premiers concours, s'étaient représentées au second avec des améliorations sensibles et dans le style et dans la composition ; ce qui

prouve une chose qui semblerait ne devoir pas avoir besoin de preuves, c'est que les concours académiques exercent une influence salubre sur les progrès du goût et sur la direction des talents. En comparant les divers ouvrages publiés par les jeunes poètes qui ont obtenu des prix dans nos concours, on peut remarquer que les ouvrages couronnés sont d'ordinaire ceux où l'on trouve plus de correction, un goût plus pur et une élégance plus soutenue⁵⁵.

- 24 Le thème du travail et des nécessaires corrections qu'il impose, signe que la poésie ne saurait être une activité liée à la « spontanéité », semble s'imposer comme un élément qui entre en jeu dans le système de représentations des poètes, du moins, pour les lauréats et les figures par excellence de la poésie académique. Même si l'on peut penser que certains d'entre eux ne reprennent les traits de cette représentation que pour mieux railler l'institution, il n'en reste pas moins qu'ils en assurent par là même la publicisation en dehors des murs de l'Académie. Lorsqu'il publie en 1806 ses *Opuscules en vers et en prose*, Marie-Jacques-Joseph-Victorin Fabre (1785-1831) met en scène sa relation avec l'Institut dans la préface, se justifiant particulièrement de publier les poèmes présentés aux concours de 1804 sans pourtant avoir eu le temps de retravailler ses textes :

Sans oser prétendre aux palmes académiques, je croyais avantageux pour moi de m'exercer sur des sujets grands et utiles, dignes de l'attention des lecteurs, et d'une plume moins novice. Forcé de quitter Paris en septembre, j'emportais avec moi mes ébauches, et je me proposais, en revoyant avec attention ces opuscules, d'y mettre la dernière main. Un accident aussi imprévu que périlleux vint rendre ce projet inutile. Les journaux ont raconté cet événement qui n'en valait guère la peine : tout ce que j'ai à dire à ce sujet, c'est que, parmi certains papiers, que je perdis alors, se trouvaient les notes dont je parle. Un second accident arrivé presque aussitôt, les suites d'une chute douloureuse dont il serait au moins inutile d'entretenir le lecteur, m'avaient interdit longtemps toute espèce de travail. Les médecins me le défendent toujours ; et le lecteur verra bien, après avoir lu cette préface, que ma malheureuse tête me le défend encore, plus que les médecins. Cependant la séance publique de l'Académie, les pièces qui ont paru ou qui vont paraître sur les divers sujets proposés au concours, tout semble garantir que l'attention littéraire est un moment tournée de ce côté-là. J'en profite pour imprimer aussi mes essais, ne jugeant pas que leur peu de mérite pût ramener sur ces objets l'attention bientôt refroidie ou lassée. Je les donne donc avec leurs imperfections, leurs lacunes ; contraint de me borner à sentir ces défauts, puisque dans la position d'esprit où je me trouve, il m'est impossible de les corriger⁵⁶.

- 25 Cette diffusion des normes édictées par les académiciens peut encore se mesurer par les détournements, plus ou moins ironiques, dont elles deviennent les cibles. Ainsi, dans la préface de son *Nouvel art poétique* publié en 1809, Viollet-le-Duc met en scène le dialogue entre un professeur et un « jeune poète » : aux exigences liées au travail défendues par le second qui semble reprendre le discours académique, le premier, homme d'expérience, répond qu'il faut préférer la stratégie du coup de force : « Une des choses qui contribuera le plus à votre gloire, c'est de n'estimer que vous, et de vous mettre sans façon au-dessus de tous ces hommes fameux qu'on a la vieille habitude d'admirer⁵⁷. » Au modèle académique du poète construit autour du travail, des corrections et des efforts, l'auteur semble opposer une nouvelle figure, celle du « génie » qui, mondain et galant, continue de considérer la poésie comme une activité ludique, voire courtisane :

Ils ne sont plus ces temps où les fils d'Apollon, / Traçant sur le Parnasse un pénible sillon, / Faisaient de l'art d'écrire un dur apprentissage : / Les malheureux !
Courbés sous un long esclavage, Par un travail sans fin achetaient à grand prix /

L'honneur d'être loués par quelques beaux esprits/ Maintenant, sans travail, sans effort et sans veilles, / Un auteur chaque jour enfante des merveilles ; / Son génie inspiré, bravant d'antiques lois, / Lui dicte ses écrits sans règle ni sans choix // [au poète laborieux s'oppose la figure du poète mondain] : Parcourez nos salons, fréquentez les ruelles ; / Par vos écrits galants, sachez plaire à nos belles ; / Ménagez leur suffrage. Il faut louer les grands ; / Que toujours vos égards soient mesurés aux rangs ; / Courtisez, intriguez, et quelque peu d'adresse : Vous gagnerez bientôt la palme du Parnasse⁵⁸.

- 26 Le ton vraisemblablement sarcastique de ces quelques phrases ne doit pas nous tromper. Viollot-le-Duc témoigne de l'existence de pratiques divergentes de la poésie. À l'expérience collective de l'écriture valorisée à travers les concours académiques, véritables outils d'une relation d'échange entre les membres du jury et les candidats qui justifient les corrections nécessaires aux progrès des productions, est ainsi opposée une expérience solitaire de l'écriture poétique.
- 27 Loin d'être une institution qui serait de plus en plus marginalisée face à l'émergence de la figure du « grand » auteur et ne constituerait qu'un lieu de conservation, l'Académie se révèle dans cette étude beaucoup moins marginalisée qu'on aurait pu l'imaginer. Dans les dynamiques qui traversent le monde des lettres au début du XIX^e siècle, le rôle joué par les membres de l'Académie des lettres, à travers les concours qu'ils organisent, est en effet éclatant. Cette instance participe activement, par la promotion d'une figure du poète spécifique dont ont été révélés les traits (jeune homme laborieux), aux débats et aux conflits autour desquels s'organise l'espace littéraire tout entier. Il conviendrait de mesurer avec plus de précision les effets de la construction de cette figure académique du poète dans les oppositions et conflits qui traversent le monde littéraire de la première moitié du XIX^e siècle en particulier⁵⁹. En réaction à la construction académique du poète comme « professionnel » et de la poésie comme « travail » émergent en effet rapidement un autre discours et une autre figure de poète, qui participent, sans s'y réduire, à la promotion du poète « romantique », valorisant la figure du « génie » (contre celle de « l'esprit ») individuel. Il est d'ailleurs légitime de se demander si ce n'est pas précisément à travers les résistances qui se font jour contre la figure du « jeune poète laborieux » qu'émerge sous l'Empire, pour se renforcer tout au long du premier XIX^e siècle, la critique portée contre une création académique réduite et fustigée précisément sous le terme d'*académisme*⁶⁰. Il conviendrait encore, dans une perspective qui dépasse indéniablement les perspectives de ce travail, de tenter de replacer cette figure du poète valorisé par les membres de l'Académie dans les dynamiques plus larges qui entrent en jeu dans la (re)construction de la figure de l'artiste (peintre, musicien...) au début du XIX^e siècle. On sait en effet que les systèmes de représentation construits autour des écrivains ont joué un rôle majeur dans l'affirmation et la légitimation de la figure de l'artiste pendant toute la période moderne⁶¹. Qu'en est-il au XIX^e siècle ?

NOTES

1. Archives de l'Institut national, 5B7 – Procès-verbaux de la Classe de Littérature – Carton 35 (an XII).
2. Paul BÉNICHOU, *Le Sacre de l'écrivain, 1750-1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïc dans la France moderne*, Paris, José Corti, 1973 ; voir particulièrement le passage intitulé « Apparition du poète : les débuts de Lamartine » : « Or il s'agissait précisément, quand parut Lamartine, de nourrir la poésie d'une substance plus grave, de continuer les tentatives du XVIII^e siècle, pour la dignifier par une alliance avec la religion et les grands sujets, et de la faire participer aux douleurs du siècle », p. 171.
3. Roland MORTIER, *Le Tableau littéraire de la France au XVIII^{ème} siècle. Un épisode de la « guerre philosophique » à l'Académie française sous l'Empire (1804-1810)*, Bruxelles, Palais des Académies, 1972 ; Annie JOURDAN, *Napoléon. Héros, imperator, mécène*, Paris, Aubier, 1998.
4. Catriona SETH, « L'institut et les prix littéraires », dans Jean-Claude BONNET (dir.), *L'Empire des Muses*, Paris, Belin, 2004, p. 111.
5. Les archives consultées dans les fonds de l'Institut national (Académie française) se situent dans les registres 2B2, 2B3, 3A5 pour les rapports de séances et dans les cartons 2D1 – 2D7 pour les pièces de concours.
6. Catriona SETH, « L'institut et les prix littéraires », *art. cit.*, p. 114.
7. Sources : Archives de l'Institut national (Académie française), 2D1 – 2D7.
8. Nous nous en tenons ici aux seules participations aux concours de poésie, plusieurs candidats se présentant à d'autres concours (en particulier aux concours d'éloquence).
9. Jean-Luc CHAPPEY, Antoine LILTI, « Les demandes de pensions des écrivains, 1780-1820 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 4/ 2010 (n° 57-4), p. 156-184.
10. Michel VOVELLE, *Théodore Desorgues ou la désorganisation*, Paris, Seuil, 1988.
11. Archives de l'Institut national : 3A6 f 39. Procès-verbaux de la Classe de Littérature – De même, en l'an XIII :
« Cent dix pièces de vers ont été envoyées au concours. Plus de cent de ces pièces ont été trouvées fort en dessous du médiocre. Dans le reste quelques une ont offert des lueurs de talent, mais avec des imperfections et des négligences inexcusables. Quatre seulement ont fixé l'attention de l'académie quoiqu'avec des degrés de mérite inégaux ; aucune n'a paru digne d'être couronnée. » (Archives de l'Institut national. 3A5, f. 64)
12. Archives de l'Institut national : 3A5, f. 27. Procès-verbaux de la Classe de Littérature –
13. Voir, par exemple, le *Petit Dictionnaire des poètes français vivants avec l'indication de leurs ouvrages [...]*, Paris, chez les Libraires et Marchands de nouveautés, 1814.
14. Notons que les poèmes reçus sont distingués par un numéro d'envoi et une épigraphe écrite en latin, en grec ou en français. L'ouverture du papillon attaché au manuscrit n'intervient (en théorie) qu'après lecture et évaluation du texte.
15. Archives de l'Institut national : 3A5 – Procès-verbaux de la Classe de Littérature ; f. 63-64 – Séance publique de la classe de la langue et de la littérature française du 5 nivôse an XIII (décembre 1804). *Nous soulignons*.
16. Sources : Archives de l'Institut national (Académie française), 2D1 – 2D7.
17. François Just Marie RAYNOUARD, *Socrate dans le temple d'Aglaure*, poème qui a remporté le prix décerné par l'Institut dans sa séance publique du 6 nivôse an XII, Paris, impr. de Baudouin, an XII (1804).
18. François Just Marie RAYNOUARD, *Caton d'Utique, tragédie en 3 actes et en vers*, Paris, impr. de Didot jeune, an II (1794).

19. François Just Marie RAYNOUARD, *Les Templiers*, Paris, Giguet et Michaud, an XIII/1805.
 20. Archives de l'Institut national. 3A5, f. 209.
 21. Archives de l'Institut national. 3A5, f. 154.
 22. Archives de l'Institut national. 3A5, f. 303.
 23. Archives de l'Institut national. 3A5, f. 74.
 24. *Ibidem*.
 25. *Ibidem*.
 26. Archives de l'Institut national. 3A5, f. 63.
 27. Archives de l'Institut national. 3A5, f. 66.
 28. Archives de l'Institut national. 3A5, f. 153.
 29. *L'Invention du XIX^e siècle. I : Le XIX^e siècle par lui-même (littérature, histoire, société)* ; Textes réunis et publiés par Alain Corbin et alii., Paris, Klincksieck-Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1999 ; II : *Le XIX^e siècle au miroir du XX^e*. Textes rassemblés par Alain Corbin, José-Luis Diaz, Stéphane Michaud et Max Milner, Paris, Klincksieck-Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002 ; Jean-Luc CHAPPEY, *Ordres et désordres biographiques. Dictionnaires, listes de noms et réputation des Lumières à Wikipedia*, Seyssel, Champ Vallon, « La Chose publique », 2013.
 30. *Lettre respectueuse à son excellence Monseigneur le Comte de Montalivet, ministre de l'Intérieur, sur le rapport du Jury chargé de l'examen des ouvrages pour le concours des prix décennaux*, Paris, Imprimerie de Mame Frères, 1813, p. 7.
 31. *Ibid.*, p. 15.
 32. Joseph-Vincent DUMOLARD, *Discours prononcé par M. Dumolard, en présentant au Corps législatif l'hommage que lui fait M. Bruguières... d'un poème... intitulé 'Napoléon en Prusse'*, Séance du 13 décembre 1809, Paris, impr. de Hacquart (s. d.).
 33. Voir article « Bruguière » dans la *Galerie historique des contemporains*, Mons, 1827, t. III, p. 6.
 34. Voir *Annales poétiques du XIX^e siècle ou choix de poésies légères, tant inédites que publiées depuis 1800, avec une notice des principaux ouvrages de poésie qui ont paru depuis cette époque et tableau de nos poètes vivants, par une société de gens de lettres*, [Jacques Lablée], Paris, chez Léopold Colin, an 1807, 2 vol. ; *Petite encyclopédie poétique ou choix de poésies dans tous les genres*, 15 volumes publiés entre 1804 et 1806, entreprise lancée par le libraire parisien (et poète amateur) Capelle et Philipon de la Madeleine : les genres poétiques sont classés en différents volumes : T. I : Poèmes sérieux (ou poèmes didactiques, philosophiques et descriptifs) ; T. II : poèmes badins ; T. III : Épigrammes, Madrigaux, Epitaphes, Inscriptions, Pensées, Sonnets, Rondeaux et Triolets ; T. IV : Epitres morales ; T. V : Epitres légères et badines ; T. VI : Fables ; T. VII : Odes ; T. VIII : Romances et chansons ; T. IX : Contes ; T. X : Dialogues et satires ; T. XI : Héroïdes, Elégies, Idylles, Eglogues et Stances ; T. XII : Mélanges ; T. XIII : Poésies sacrées ; T. XIV : Dictionnaire historique portatif des poètes français (Philipon de La Madeleine) ; T. XV : Dictionnaire portatif des rimes (par le même auteur).
 35. Cet extrait de la « Liste des personnes auxquelles sa Majesté a accordé des pensions sur le produit des journaux » dressée pour 1806-1807 par les membres de la 3^e division du ministère de l'Intérieur permet de connaître une partie des poètes officiels (Archives nationales, F/17/1021, dossier 17).
Dates et décrets	Noms des pensionnaires	Sommes par an	10 mars 1806
Grany, poète italien,			
improvisateur	3000	Lebrun, ex-élève du Prytanée,	poète
12004	sept 1807	Chénier, poète et auteur	
connu	6000	30 sept 1807	Baour Lormian, poète
connu	6000	28 octobre 1807	Picard, poète
comique	6000		
36. Roland MORTIER, *L'originalité, une nouvelle catégorie esthétique au siècle des Lumières*, Paris, Droz, 1982.
 37. Archives de l'Institut national : 3A5 f. 153.
 38. Louis-Simon AUGER, *Éloge de Boileau-Despréaux*, Paris, Colnet, 1805, p. 12.
 39. *Ibid.*, p. 1.

40. *Ibid.*, p. 2.

41. *Ibid.*, p. 14.

42. Michel de CUBIÈRES, *Essai sur l'art poétique en général, et en particulier sur la versification française, divisé en quatre épîtres aux Pisons modernes*, Paris, Froullé, 1812, p. viij.

43. *Ibid.*, p. 9.

44. *Ibid.*, p. 41.

45. *Ibidem.*

46. Le concours d'éloquence sur Boileau révèle un positionnement académique à l'égard de la poésie qui est assez convenu – effet renforcé par les passages obligés auxquels étaient contraints les poètes pour participer aux concours. Les jugements émis sont confirmés par ailleurs par les discours théoriques des académiciens sur la poésie et la versification. En effet, ces textes se révèlent particulièrement conservateurs, ignorant les certaines expériences poétiques du siècle qui venait de se terminer et considérant Malherbe et Boileau comme les seules références formelles valables. Les textes théoriques et prescriptifs sur la versification composés par les académiciens font preuve d'un classicisme confondant et d'un conservatisme (participant à cette « invention » du classicisme analysée par Stéphane ZÉKIAN (*L'Invention des classiques. Le 'siècle de Louis XIV' existe-t-il ?*, Paris, CNRS Éditions, 2012) troublant quand on sait les évolutions et expérimentations formelles connues par la poésie du 18^e siècle. Un tel positionnement trouve un écho dans la définition des sujets proposés aux poètes : ils demandent des poèmes longs de 100 à 200 vers, ce qui ne favorise guère l'inventivité formelle et prête plutôt à des narrations ou descriptions, voire à des mises en discours. C'est le règne de la non audace, un proto académisme (vs génie et vs pratiques mondaines). Voir *infra*.

47. Archives de l'Institut national. 3A5 – Procès-verbaux de la Classe de Littérature. « Séance publique (mercredi 1^{er} avril 1807) », f. 153-154.

48. Archives de l'Institut national, 3A5, f. 157-158.

49. Plus généralement, sur la fonction didactique des arts sous l'Empire, voir David CHAILLOU, *Napoléon et l'Opéra. La politique sur la scène 1810-1815*, Paris, Fayard, 2004 ; Annie JOURDAN, *Napoléon, héros, imperator, mécène*, Paris, Aubier, « Collection historique », 1998 ; Mélanie TRAVERSIER, *Gouverner l'Opéra. Une histoire politique de la musique à Naples, 1737-1815*, Rome, École française de Rome, 2009 ; Cyril TRIOLAIRE, *Fêter Napoléon. Mettre en scène le pouvoir et gouverner les esprits (1800-1815)*, Paris, Éditions du CTHS (à paraître).

50. Notons ainsi la présence parmi les candidats du secrétaire de Cambacérès à la Chancellerie (Noël Barthélemy Boutet de Monvel) ; du préfet du Havre (Boulet), du sous-préfet de la Meuse Inférieure (Jean Arnoul), du chef de division à la préfecture de Lyon, plusieurs maires (Caubios).

51. Sources : Archives de l'Institut national (Académie française), 2D1 – 2D7.

52. Jean-Pierre CHALINE, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Éditions du CTHS, 1995.

53. Voir *Cahiers Roucher-André Chénier*, n° 27-2008 : « Quand les premiers préfets courtoisaient la Muse ».

54. Voir la note 53 de l'introduction de ce volume et l'extrait de Jacques LABLÉE, *Mémoires d'un homme de lettres. Ouvrage anecdotique faisant suite aux mémoires sur la Révolution française*, Paris, chez l'auteur, 1825, p. 240-246.

55. Archives de l'Institut national. 3A6, Séance publique tenue le mercredi 5 avril 1815 par la classe de la langue et de la littérature françaises, p. 39.

56. Marie-Jacques-Joseph-Victorin FABRE, *Opuscules en vers et en prose*, Paris, V^{ve} Panckoucke, 1806, p. 7-9.

57. Emmanuel-Louis-Nicolas VIOLETT-LE-DUC, *Nouvel art poétique. Poème en un chant* par, Paris, Martinet, p. 3.

58. *Ibid.*, p. 8-9.

59. Voir, par exemple, José-Luis DIAZ, *L'écrivain imaginaire. Scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Honoré Champion, 2007 ; Anthony GLINOER, Vincent LAISNEY, *L'âge des cénacles. Confraternités littéraires et artistiques au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2013 ; Corinne LEGOY, *L'Enthousiasme désenchanté. Éloge du pouvoir sous la Restauration*, Paris, Société des études robespierristes, 2011 ; Alain VAILLANT, *La crise la littérature. Romantisme et modernité*, Grenoble, Ellug, 2005.

60. Le *Trésor de la langue française* : le définit comme un « ACADÉMISME, subst. masc. attachement étroit aux formes académiques, conventionnelles. »

61. Voir notamment Alain VIALA, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1985 ; Christian JOUHAUD, *Les Pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2002.

RÉSUMÉS

Sous l'Empire, l'Académie française retrouve progressivement son rôle d'instance de légitimation au sein de l'espace littéraire. À travers les concours qu'ils organisent, ses membres entendent fixer les règles et établir des normes de reconnaissance du statut d'homme de lettres. Organisés tous les ans, les concours académiques portant sur la poésie connaissent un succès indéniable dont témoignent les nombreux envois de manuscrits conservés aujourd'hui dans les Archives de l'Académie. En croisant l'analyse du profil des participants entre 1804 et 1813 à l'étude des expertises et jugements opérés par les membres des jurys académiques, il s'agira de mettre au jour les normes et règles à partir desquelles se dessinent progressivement les contours d'une poésie académique. Dans le contexte du « sacre de l'écrivain » incarné par le « Poète » (P. Bénichou), voit-on émerger, par les concours académiques, une figure singulière de poète ?

Under the Empire, the Académie française gradually found its role as instance of legitimation within the literary space. Its members organized every year a very successful poetry contest. They aimed at setting rules and norms for the recognition of the status of man of letters. The Archives de l'Institut hold a massive amount of letters and manuscripts poems submitted to the Académie. By crossing the analysis of the profile of the participants between 1804 and 1813 to the study of expertise and judgements made by members of the academic juries, this paper will be updating the rules from which emerge gradually the contours of academic poetry. In the context of the "Sacre de l'écrivain" embodied by the "poet" (P. Bénichou), the purpose of this paper deals with the emergence (or not) of a singular figure of poet from the academic competitions.

INDEX

Mots-clés : Concours académiques, poètes, Empire

Keywords : Concours académiques, Poets, Empire

AUTEURS

JEAN-LUC CHAPPEY

IHMC (UMR 8066) / IHRF (UMS 622)

Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne

GUILLAUME PEUREUX

Département de Lettres modernes)

Université de Nanterre